

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 51 (1906)
Heft: 1

Artikel: Notes sur l'emploi des ballons militaires
Autor: Chavannes, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338447>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOTES

SUR

l'emploi des ballons militaires

A diverses reprises l'utilité des ballons militaires a été mise en doute non seulement dans les journaux quotidiens mais aussi dans les revues militaires. Nous croyons devoir dans l'intérêt de notre armée et dans celui de la compagnie des aérostatiers, que ces attaques peuvent décourager, montrer que ces critiques sont souvent exagérées et fausses et qu'elles reposent en bonne partie sur une connaissance insuffisante du service d'aérostation.

Le rôle d'une compagnie d'aérostatiers bien dirigée commence au moment où la cavalerie ne peut plus suffire aux reconnaissances tactiques. En effet, la reconnaissance stratégique appartient à la cavalerie, car le rayon d'action ou plutôt d'observation du ballon ne dépasse guère une quinzaine de kilomètres ; la cavalerie fera parvenir ses nouvelles au commandant en chef par tous les moyens possibles, relais, bicyclettes, lignes téléphoniques ou télégraphiques existantes, etc., et ces nouvelles parviendront en général toujours à temps, les forces principales des deux adversaires étant encore fort éloignées l'une de l'autre.

La chose se présente autrement quand le contact est établi entre les deux armées et surtout dès que le combat est engagé. Actuellement, les fronts de combat d'un ou de plusieurs corps d'armée sont si considérables, que l'action principale se décompose en plusieurs combats secondaires plus ou moins simultanés et dont le commandant en chef a la plus grande peine à embrasser l'ensemble. La cavalerie ne suffit pas à l'orienter et les nouvelles qu'elle donne lui parviendront le plus souvent avec grande perte de temps ; car la cavalerie ne peut pas percer frontale-

ment les lignes de l'adversaire, mais doit le plus souvent tourner ses ailes. Le commandant en chef cherchera de toutes manières à se rendre compte par lui-même de ce qui se passe ; il enverra donc des officiers de son état-major sur des points élevés, collines, tours, etc., d'où l'on découvre quelques mouvements de l'adversaire. C'est alors qu'un ballon captif rendra et a déjà rendu les plus grands services.

Mais il en est du ballon comme de tous les instruments ; il faut savoir s'en servir et ne pas lui demander l'impossible. Voyons donc ce que le commandant en chef est en droit d'exiger du service d'aérostation, et examinons si la valeur des services rendus par la compagnie d'aérostiers ne dépend pas en grande partie de la manière dont le commandement supérieur l'emploie.

Le matériel d'aérostation et les installations nécessaires pour la fabrication et la compression du gaz et la réparation du matériel doivent être aussi parfaits que possible. A cet égard notre parc de Berne et notre matériel mobile supportent très avantageusement la comparaison avec toutes les installations similaires de l'étranger. De 1901 à 1905 notre compagnie d'aérostiers a pris part chaque année aux manœuvres d'automne ; souvent le vent a été fort violent et le temps très mauvais ; néanmoins chaque fois qu'il y a eu possibilité d'observer, les ascensions ont eut lieu. Une seule fois le matériel a été avarié de manière à empêcher tout service ; c'est en 1903, à Vuarrens, à la suite de coups de vent irréguliers et violents.

Le personnel de la compagnie d'aérostiers doit être techniquement parfaitement instruit ; en outre, les officiers doivent posséder des connaissances tactiques supérieures à ce qu'on est en droit d'exiger de lieutenants et premiers lieutenants du génie.

Au point de vue technique nous croyons qu'aucune critique ne peut être adressée à notre compagnie d'aérostiers. Ainsi la compagnie se trouvant en colonne de marche, il lui suffit de trente minutes au maximum pour que le parc soit formé, le ballon gonflé et prêt à ascensionner ; quant à la mobilité de la compagnie, si le ballon est non gonflé et emballé dans son fourgon, elle atteint celle de l'artillerie de campagne ; le ballon étant gonflé et remorqué à une voiture, mode de transport qui exige une manœuvre à chaque obstacle, tels que fils télégraphiques, lignes électriques à haute tension, etc., la moyenne de

marche reste néanmoins celle de l'infanterie, ou à peu près, environ quatre kilomètres à l'heure (les hommes ne sont pas chargés, les sacs étant sur les voitures). Ces manœuvres de gonflement, ces préparatifs d'ascension, ces obstacles à franchir, exigent que le personnel possède à fond la connaissance et le maniement d'un matériel compliqué et hétéroclite, tel que délicate étoffe de ballon, cordages, machine à vapeur, téléphone, tubes de gaz, etc. Les officiers, en outre, doivent avoir une grande pratique des ascensions captives ; ainsi, en 1905, ils ont dirigé eux-mêmes les ascensions libres, absolument nécessaires pour leur donner confiance en eux-mêmes et dans le matériel, et ces ascensions ont eu lieu avec succès. Au point de vue technique donc nous sommes arrivés en peu d'années à posséder une compagnie instruite et commandée par des officiers au courant de leur service ; résultat d'autant plus satisfaisant que l'aérostation n'était pas pratiquée comme sport dans notre pays, avant la création de la compagnie d'aérostiers, et qu'il s'agissait d'introduire dans notre armée une branche de service toute nouvelle pour laquelle tout était à créer, matériel comme personnel. Depuis lors s'est fondé à Berne, l'aéroclub suisse, qui compte déjà 120 membres, dont font partie les officiers aérostiers, leur donnant ainsi l'occasion d'augmenter leurs connaissances techniques, et appelé à rendre à l'aérostation des services analogues à ceux que rendent à l'armée les sociétés de tir, de pontonniers, etc.

Quant aux connaissances tactiques indispensables à l'observateur du ballon, elles ont été autant que possible données aux officiers aérostiers pendant les écoles de recrues, et particulièrement dans deux cours spéciaux de quinze jours. Mais il est évident que le strict nécessaire seul a pu, pour le moment, être enseigné ; le plus pressant était le service technique. L'éducation tactique des officiers aérostiers doit être parfaite soit dans les écoles centrales soit dans les écoles d'état-major. Du reste, l'officier aérostier ne sera que rarement chargé des observations ; il est avant tout le pilote du ballon ; les observations doivent être faites par des officiers d'état-major, dans des cas spéciaux par des officiers d'artillerie ou du génie, bien orientés et au courant des intentions du commandant en chef ; ainsi en est-il dans les armées étrangères.

Voyons maintenant de quelle manière le commandant d'un

corps de troupes mixte intervient dans le service de la compagnie d'aérostiers qui lui est attribuée.

Le premier point est le choix de la route. On fera suivre à la compagnie d'aérostiers la meilleure route, étant donné son train assez lourd. Si la marche doit se faire avec le ballon gonflé et remorqué, on adoptera la route qui offre le moins d'obstacles (fils télégraphiques, lignes électriques, etc.). Autant que possible, on fera auparavant reconnaître la route à suivre par un officier aérostier.

Il sera souvent possible et très pratique d'indiquer à la compagnie d'aérostiers le point où elle doit se rendre, à une heure donnée, et de lui laisser le choix du chemin à suivre. La marche avec le ballon gonflé doit être l'exception, car elle fatigue grandement le matériel, ralentit la marche et, le ballon étant à une certaine hauteur au-dessus du sol (environ 40 mètres), elle peut trahir l'approche de la colonne. En tout cas, on évitera de faire exécuter de nuit une marche avec ballon gonflé, surtout dans un terrain non reconnu, comme cela a eu lieu à la division de manœuvre, en 1904 ; car non seulement on court le risque d'endommager sérieusement le matériel, mais encore celui d'arriver trop tard. Il est impossible de prévoir à l'avance les retards causés par l'obscurité.

Le moment le plus difficile à déterminer par le commandement supérieur est celui où le ballon doit être gonflé. Si le gonflement a lieu prématurément, on devra supporter tous les inconvénients de la marche avec ballon remorqué ; si, au contraire, on retarde trop le gonflement, on risque de perdre l'occasion de précieuses observations. A notre avis, il faut faire marcher les aérostiers à la queue de l'avant-garde ou à la tête du gros et attendre, pour le gonflement, que l'avant-garde soit engagée, de manière à ne pas ordonner le gonflement du ballon à la suite d'une tirailleuse sans importance. Le ballon peut être prêt en 20 à 30 minutes. Les ascensions peuvent donc commencer bien avant le déploiement du gros, avant même que le commandant ait pris sa résolution définitive.

L'emplacement d'ascension n'est pas non plus sans importance. Au point de vue tactique, le parc et les installations du poste de terre (c'est-à-dire le téléphone reliant au ballon le service de bureau) doivent être dérochés aux vues de l'ennemi et à environ 3000 mètres en arrière de notre propre ligne de feu ;

au point de vue du service des rapports, la place d'ascension doit être facile à trouver et près de voies de communication. Il ne suffit pas d'observer, il faut que les rapports soient rapidement transmis.

Si le commandant veut obtenir un résultat utile de son ballon, il doit être en relation constante avec l'observateur. Le plus simple, à cet effet, sera de détacher auprès de la compagnie d'aérostiers des guides ou des cyclistes chargés de porter les rapports. C'est ce qui, jusqu'à présent, a été fait le plus souvent dans nos manœuvres. Ou bien on reliera le lieu où se tient le commandant en chef et le poste de terre du ballon à l'aide d'une ligne téléphonique établie, soit par une compagnie de télégraphistes, soit par les aérostiers eux-mêmes (ils disposent à cet effet de 4 kilomètres de câble isolé), ou encore, on profitera d'une ligne téléphonique existante, le poste de terre étant installé à proximité d'un bureau et le commandant se tenant en relation avec un autre bureau de cette ligne. Tel a été le cas à la division de manœuvre, en 1902, le ballon étant à Albrisrieden et l'état-major de division près de Waldegg. Enfin, si c'est possible, le commandant viendra lui-même au poste de terre et adressera à l'observateur des questions précises. De cette manière, les observations ne subissent aucun retard ; le commandant sera renseigné sur les points qui l'intéressent le plus et l'observateur concentrera son attention sur ces points, sans se perdre dans une recherche générale souvent inutile. Il en a été ainsi à la division de manœuvre, en 1901, près Wyler im Sand. Quand, par contre, le poste de terre est séparé de l'état-major de division par 2 à 3 kilomètres de terrain coupé et marécageux, presque impraticable à la cavalerie et aux cyclistes, ainsi, en 1902, près de Römerhof, ou quand le commandant de corps d'armée ou de division change continuellement de place, faut-il s'étonner que les rapports envoyés parviennent tard et la faute en est-elle aux aérostiers ?

Tout naturellement, une partie de ces difficultés tombe dès que le ballon est employé à la défense d'une position. On désignera, pour la place de gonflement et le poste de terre, un emplacement à couvert des feux et des vues de l'ennemi et l'on procédera au gonflement du ballon à la première nouvelle de l'approche de l'ennemi, de manière à découvrir de suite ses différentes têtes de colonnes. Dans la mesure du temps disponible,

on aura soin de relier le poste de terre à l'état-major du commandant en chef et aux principales batteries par des lignes téléphoniques et, si l'on prévoit qu'un déplacement du ballon pourrait être nécessaire, on préparera d'avance la route à suivre.

Reprenant la question des observations, nous dirons que le commandant supérieur doit orienter en détail les officiers aérostiers sur la situation où se trouve son ou ses corps d'armée et leur indiquer même les points principaux sur lesquels il désire surtout être renseigné. C'est une illusion de croire que l'observation soit facile de la nacelle du ballon. A une certaine hauteur (400 à 500 m. déjà), le relief s'atténue, rendant ainsi l'orientation géographique plus difficile ; la nacelle est loin de rester tranquille ; son mouvement d'oscillation fait à chaque instant perdre de vue l'objet observé ; il faut donc renseigner l'observateur et lui faciliter sa tâche dans la mesure du possible. A plusieurs reprises, nous avons demandé que des officiers d'état-major soient envoyés aux écoles d'aérostiers. Ceci n'a encore eu lieu que pour un petit nombre d'entre eux et cependant le besoin de faire observer par des officiers tactiquement et stratégiquement plus instruits que les officiers aérostiers se fait sentir. N'avons-nous pas vu, aux manœuvres de cette année-ci, un major d'infanterie chargé des observations en ballon, le second jour des manœuvres de la division combinée ?

Il est vrai d'ajouter que le fonctionnement du service d'aérostation, comme du reste celui de toutes les autres branches de service est faussé par les manœuvres, et cela surtout par le fait que les opérations des manœuvres sont conduites trop rapidement. Ainsi une position naturellement forte, mise en état de défense, est enlevée en deux ou trois heures. Quel service peut rendre le ballon dans une telle précipitation ? On ne s'inquiète guère plus des renseignements qu'il procure que du feu de l'adversaire. Il en sera ainsi jusqu'au jour où les patrouilles de cavalerie devront, et pour cause, avoir égard au feu ennemi ; alors on reconnaîtra mieux les services rendus par l'aérostation. Même chose dans le combat de rencontre. A peine a-t-on parcouru quelques kilomètres que le contact est pris. Que reste-t-il à observer ? Les effectifs sont connus de part et d'autre ; du lieu fixé pour l'inspection finale on conclut facilement les instructions de la direction des manœuvres et dans quel sens l'action se décidera ; une surprise n'est pas à craindre, on ne se

préoccupe ni des flancs ni des derrières ; le ballon ne peut que confirmer des choses en grande partie connues.

Faut-il donc renoncer à envoyer la compagnie d'aérostiers aux manœuvres d'automne ? Au contraire, car c'est la seule occasion pour les officiers aérostiers et ceux qui leurs sont adjoints d'observer des troupes dans le terrain dans toutes les formations possibles et c'est là une préparation indispensable pour la guerre. Mais nous voudrions qu'on se rendît compte que la compagnie des aérostiers prend part aux manœuvres pour son instruction, comme toutes les autres armes, et pour que les officiers supérieurs apprennent à connaître un instrument de guerre encore nouveau pour eux, et qu'on n'en attendit pas des observations et des nouvelles sensationnelles comme certains se l'imaginent.

Lieut.-colonel CHAVANNES.

